

PATRIZIA CAMPART DECAMP

BYZANCE ÉMOI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ADNET MARIE-LOUISE
ATTYASSE SOLANGE
BAZILE ERIC

BIANCO FREDERIC
GAUCHER JACQUELINE
PASQUA GISELE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538293

Dépôt légal : octobre 2026

*Je dédie ce livre aux femmes importantes de ma vie
qui sont mes arrière-grand-mère Granny Nonna
et grand-mère Mamyly.*

*J'ai une pensée toute particulière en écrivant ce livre
pour mes grands-pères Daddyly et Grandpy.*

*Le passé appartient aux ancêtres,
l'avenir appartient à Dieu,
seul le présent t'appartient.*

Proverbe malgache

*La vie, c'est comme une bicyclette,
il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre.*

Albert Einstein

Début de vie

Une naissance non désirée, un abandon à la maternité, drôle de début de vie, dans une ville loin de sa ville de cœur, Calista va naviguer en eaux troubles de longues années avant de trouver son équilibre.

Des parents absents, transparents, fille unique, vivant durant seize ans auprès de grands-parents très protecteurs, dévoués, attentionnés, donnant tout ce qui est possible pour qu'elle s'épanouisse malgré une éducation à l'ancienne.

Entre école catholique à Saint-Joseph à Nice, rythmée par une éducation stricte, rigoureuse, avec de bonnes manières, excellent maintien, tout est réuni pour être une femme bien sous tous rapports, et un grand-père qui était comme on dit « dans le milieu », très apprécié et respecté dans sa ville d'adoption, Nice, pour ce Florentin de naissance, le déminage et la mafia ont réglé sa vie mouvementée.

Il portait toujours un costume trois-pièces, un chapeau, une canne, et bien sûr, il était toujours bien armé – révolvers en étui Holster à l'épaule et un autre à la cheville gauche – les poches pleines de billets (la carte bleue, il ne connaissait pas) ; autre occupation : « une maison close » luxueuse sur la Promenade des Anglais jusqu'en 1940, pour des hommes d'affaires. « Ses filles », il les protégeait, les aidait, en prenait grand soin, personne ne touche à ses filles sans grand respect. Elles accompagnaient des hommes d'affaires au Festival de Cannes, au Grand Prix de Monaco, à des dîners, des dîners-spectacles, elles paraient.

Elles étaient cinq, jolies, de vrais bijoux, elles suivaient aussi des cours en vue d'une reconversion professionnelle, elles étaient habillées par ses soins, accompagnées et présentées à leurs rendez-vous en tout bien tout honneur. Ce n'était pas un

proxénète, juste un homme qui mettait un point d'honneur à offrir une nouvelle vie à des femmes qui n'ont pas eu de chance. Cela a duré quelques années, pour prendre fin quand tout ce petit monde a obtenu diplôme et travail décent ; ce fut une parenthèse enchantée pour qu'elles sortent de la misère, tout comme sa gouvernante à son service pendant plus de quarante ans.

Elle s'appelait Maria, elle avait perdu ses parents à l'âge de seize ans dans un accident de voiture près de Palerme, elle était très attachée à lui, elle s'occupait de l'intendance de l'appartement : ménage, repassage, courses, cuisine et études. Eh oui, il était comme cela Padre, mon Daddyly. Elle fut diplômée en secrétariat mais n'a jamais exercé, elle resta toujours à son service, nourrie, logée, blanchie, et rémunérée pour prévoir ses besoins au décès de mes grands-parents. Maria a pris soin de ma mère, petite, puis de moi-même.

Elle m'accompagnait à l'école catholique et même encore au collège, pas question de faire le trajet seule de la Promenade des Anglais au lycée Massena, même étant adolescente, la sécurité de ma petite personne était primordiale. D'ailleurs, au printemps 1975, mon grand-père reçoit des menaces, je me retrouve ainsi avec deux gardes du corps H24. À cet âge, je ne réalisais pas le danger qui m'entourait ; deux mois de protection rapprochée, de stress pour mes grands-parents. Dieu merci, tout s'est bien terminé. Elle préparait aussi mes goûters gourmands faits maison, des pancakes, des fondants au chocolat, des bugnes au moment du carnaval de Nice et toutes sortes de petits gâteaux succulents, elle s'assurait de varier mes toilettes en fonction des activités de la journée, je l'aimais beaucoup, c'était comme une seconde maman, un peu confidente aussi. Elle venait en vacances avec nous chaque année en juillet et août à Florence dans la maison familiale au bord de l'Arno. Nos vacances à Florence étaient rythmées par le soleil, le farniente, les balades à pied dans la ville, sans oublier les offices du dimanche, les pauses glaces quasi quotidiennes chez un excellent glacier près du Duomo. Nous visitons également les alentours, les jolis villages du Chianti, et tous les villes et villages de Toscane. C'était à la fois

culturel, gourmand et gourmet, varié et enrichissant. Ce fut des moments très heureux. Mes parents ne me manquaient pas, j'avais mon équilibre entre mon Daddyly, ma Mamyly, et Maria.

À d'autres moments de l'année, nous avions d'autres rituels. Nous nous rendions avant Noël dans le Sud-Ouest pour « faire le plein » de foies gras, de délicieuses volailles élevées en plein air, de sucreries et de pâtisseries régionales, sans compter les pauses dans de bons restaurants, notamment à Castelnaudary pour déguster de délicieux cassoulets dont je raffole encore à ce jour, ainsi que de belles nuits passées dans de grands hôtels, tous plus confortables les uns que les autres.

Au printemps, c'était à Castres que nous nous rendions, souvent après Pâques, pour le rugby.

Daddyly était passionné et naturellement mécène pour le club, il avait sa loge, nous assistions à tous les matchs programmés pendant notre séjour, et aujourd'hui encore, je suis une fidèle supportrice de ce club de cœur.

Mes grands-parents étaient disponibles pour moi, ils étaient retraités, suffisamment aisés pour me combler matériellement, toutefois mon père leur versait chaque mois une pension alimentaire, bien qu'il fût déchu de ses droits parentaux à l'instar de ma mère.

Je suis née en 1964, non désirée, ma mère a accouché à Beauvais dans l'Oise, à mille kilomètres de Nice, elle était en déplacement avec mon père, en juin, mois de ma naissance qui était prévue pour septembre. Elle m'a laissée à la clinique sans se retourner, en disant à mes grands-parents :

« Vous avez deux solutions : ou vous allez la récupérer et la gardez avec vous ou je l'abandonne légalement et la confie à la DASS. »

À l'énoncé de cet ultimatum, Mamyly et Daddyly, sidérés, accompagnés de Maria, sont venus me sauver sans l'ombre d'une hésitation et m'ont ramenée à Nice. Ils ont pris soin de moi jusqu'au moment où ils sont retournés, à l'âge de 86 ans, vivre dans l'Oise auprès de leur fille pour ne pas être une charge pour moi et afin que je vive ma vie.

J'ai donc passé ces seize années auprès d'eux, nuit et jour.

Mon père venait par intermittence me rendre visite une ou deux journées. Il séjournait à l'hôtel Westminster, il m'emménait marcher sur la « Prom » puis au restaurant, bien sûr sous l'œil éloigné mais vigilant de Daddyly, qui n'était jamais loin. Nous nous rendions parfois à Marseille où il avait un très joli loft sur la Canebière. Je dormais chez lui, mes grands-parents à l'hôtel le plus proche. Nous nous promenions dans les calanques, dans la ville ou plutôt le centre-ville, nous faisions du shopping, nous déjeunions au restaurant. C'étaient toujours des séjours très brefs, nous n'avions pas une grande complicité, nous échangeions des banalités comme des connaissances mais pas comme un père et sa fille, il ne savait pas faire. Nous étions presque des étrangers, ces rendez-vous nous permettaient uniquement de maintenir un petit lien non affectif, juste un lien familial. Mon grand-père était tendu lors de ces visites à Marseille, il n'était pas rassuré de me laisser seule chez mon père.

Et pour cause, il s'était produit à leur dernière rencontre une altercation entre eux qui aurait pu indéniablement tourner au drame si je ne m'étais pas interposée ; mon grand-père mettait en joue mon père avec un fusil, je me suis volontairement présentée devant l'arme pour que Daddyly ne tire pas, je me devais d'être courageuse, ce que j'ai fait spontanément sans vraiment réfléchir et pour faire en sorte de ne pas ajouter une ligne mortifère supplémentaire au chapitre de notre tragédie familiale ; la cause de cette violente dispute était que mon père ne voulait plus payer la pension alimentaire qui lui incombait de verser mensuellement et qu'il avait décidé de façon péremptoire et arbitraire de m'emmener avec lui malgré la déchéance de paternité qui lui avait été infligée par décision de justice ; mon grand-père a vu rouge, il a eu peur que mon père passe réellement à l'acte et m'enlève. Depuis cet incident dramatique, ayant placé les velléités de rébellion de mon père sous l'éteignoir, nos rencontres se sont convenablement passées, sans souvenirs particuliers déplaisants mais sous l'œil extrêmement vigilant de Daddyly.

J'avais douze ans ; c'est ancré dans ma mémoire comme si c'était hier.

Ma mère se faisait beaucoup plus rare, je me souviens surtout de sa venue avec ma demi-sœur, Françoise, bébé, dans son landau. Cette dernière avait trois mois. À cette époque, elle était divorcée de mon père, et je ne connais toujours pas à ce jour le géniteur de cette enfant. Elle vient donc chez mes grands-parents, au troisième étage de l'immeuble situé au 47 Promenade des Anglais. Elle laisse le landau sur le palier et entre avec sa progéniture dans l'appartement. Nous prenons le thé. Ensuite, nous devons tous partir en promenade, tout le monde se prépare à sortir, je suis prête la première, la porte d'entrée de l'appartement est ouverte, j'ai six ans, je me glisse à l'extérieur, ma mère rentre pour prendre quelques affaires. Je suis, à ce moment-là, persuadée que sa fille est couchée dans le grand landau anglais. En deux temps, trois mouvements, je pousse de toutes mes petites forces le landau dans les escaliers, grand bruit, tout le monde sort et mon Daddyly me dit :

— Qu'as-tu fait ?

— Rien, le landau est tombé dans les escaliers, c'est un accident, ce n'est pas ma faute, je suis si petite, je ne suis pas parvenue à le retenir.

— Heureusement, ta sœur n'était pas à l'intérieur.

— Ah bon ! Et où est-elle ?

— Dans les bras de Maria le temps que l'on se prépare.

— Donc elle est vivante, elle n'est pas tombée.

— Non, et c'est tant mieux.

— Ah, si tu le dis.

— J'espère juste que le landau anglais n'est pas trop endommagé, sinon adieu la promenade.

Sur ces entrefaites, ma mère sort en vociférant :

— Qu'as-tu fait ? Ah ! Tu as voulu faire du mal à ma fille, tu es insupportable, pleine de vices, sûrement trop gâtée, je te déteste.

— Eh bien moi aussi et ta fille aussi, pars de chez nous et ne reviens jamais.

Daddyly s'est assuré que le landau anglais était en bon état, l'a remonté à l'étage par l'ascenseur, je suis rentrée et je me suis blottie contre Maria.

Cet épisode s'est terminé par le départ précipité de ma mère et sa fille avec des remontrances à mon encontre. Mes grands-parents m'ont demandé des explications calmement.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pousser le landau dans les escaliers ? Et ne nous dis pas que tu n'y es pour rien, mentir est un péché.

— Oui, j'ai volontairement poussé ce fichu landau, je pensais qu'elle était dedans, je ne voulais pas que ma mère la garde avec elle, soit attentionnée et aimante avec elle, elle n'a aucun regard pour moi, elle ne m'embrasse jamais quand elle nous rend visite.

— Tu es jalouse, c'est un vilain défaut, et pourquoi ? Nous sommes ta famille, nous t'aimons de tout notre cœur et l'arrivée de Françoise ne changera rien pour nous, tu restes et resteras toujours avec nous, tu comprends ?

— Oui, un peu, mais pourquoi elle la garde et pas moi ?

— Ça, tu es trop petite pour que nous te l'expliquions, nous en reparlerons plus tard, n'aie aucune crainte, tu es notre petite-fille unique et tu le resteras.

En fait, je n'ai jamais eu d'explications.

Cette enfant maudite, qui est aujourd'hui une femme de cinquante-quatre ans, vit toujours aux côtés de sa mère chérie et lui rend visite quotidiennement, elle a toujours bénéficié de l'amour maternel que je ne connais pas.

J'ai revu ma mère très occasionnellement, sans sa fille.

Entre-temps, durant leur période de séparation, mon père est reparti en Allemagne auprès de son père, près de Munich, il a eu lui aussi un fils, mon demi-frère que j'ai vu pour la première fois à ses six ans, sa maman allemande est décédée en couches, il a vécu jusqu'à cet âge en Allemagne, chez notre grand-père paternel « Grandpy ». Dans l'intervalle, mes parents se sont remariés, ma mère avait sa fille, mon père son fils, l'un et l'autre ont adopté leurs enfants réciproquement, et ainsi formé une nouvelle famille dont je ne faisais pas partie.